

En ce moment, la porte du portillo, donnant aussi dans la maison, tourna lentement sur ses gonds, et deux hommes, enveloppés jusqu'aux yeux dans leurs manteaux, se glissèrent dans l'entre-baillement de la porte qu'ils repoussèrent derrière eux ; puis ils s'enfoncèrent, sans que leurs pas produussent le plus léger bruit, dans les allées ténébreuses en ce moment du parc.

Ces deux hommes marchaient côte à côte sans prononcer une parole, leur allure était rapide et assurée, arrivés à un certain endroit près du mur de clôture, ils s'arrêtèrent ; et l'un d'eux siffla d'une façon particulière.

Au même instant, un rouleau de corde jeté du dehors passa par-dessus le mur et tomba à leurs pieds ; ils s'en emparèrent, c'était une échelle dont l'extrémité était solitement accrochée au faite du mur ; ils grimpèrent et descendirent de l'autre côté ; des chevaux attendaient tenus en bride par deux hommes.

— Rien de nouveau ? demanda un des inconnus à voix basse.

— Rien, répondit un des gardiens des chevaux.

— Alors, en selle et partons, nous sommes en retard.

Les quatre hommes partirent aussitôt ventre à terre, sans que les pas des chevaux produussent le plus léger bruit, on aurait dit des chevaux fantômes glissant dans la nuit pour accomplir quelque œuvre ténébreuse.

La vérité était qu'ils avaient les pieds enveloppés de brodequins de cuir.

Les cavaliers semblaient se diriger vers Urès, dont ils aperçurent bientôt briller dans la nuit les lumières sur leur gauche, mais, arrivés presque en face de la ville, ils firent un brusque crochet sur leur droite sans ralentir l'allure de leurs chevaux et s'élançèrent à travers champs.

Ils continuèrent ainsi pendant quelques minutes, mais tout à coup une ombre surgit devant eux et une voix leur cria :

— Où diable allez-vous par là ?

— Au relai de la Croix-Verte ; répondit un des cavaliers.

L'ombre s'effaça.

Ils passèrent.

Trois fois encore la même question leur fut adressée ; trois fois la même réponse fut faite.

Ils arrivèrent ainsi à une espèce de carrefour au centre duquel, au dessus d'un massif de pierres s'élevait une croix de fer ; un homme était assis au pied du massif, il se leva à l'approche des cavaliers et leur cria :

— Où courez-vous si tard ?

— Nous sommes à la recherche d'un cheval noir, avec les quatre pieds blancs, qui s'est échappé du corral, répondit l'un des inconnus.

— Nous l'avons arrêté, il y a une heure, répondit l'homme, vous le trouverez dans le Rancho là-bas.

— Avec la selle ? demanda le cavalier.

Oui, mais sans la bride.

Et il se recoucha.

Les quatre hommes passèrent ; cinq minutes plus tard, ils s'arrêtèrent devant une espèce de mur, de chétive apparence ; à la porte de laquelle se tenait un homme armé d'un fusil.

Cet homme ne leur dit rien.

Ils mirent pied à terre, deux d'entre eux se débarrassèrent de leurs manteaux, et sans prononcer un mot, ils pénétrèrent dans le Rancho, dont ils refermèrent la porte derrière eux.

Ces deux hommes étaient vêtus d'habits de couleur sombre, paraissaient assez gros ; ils étaient masqués et sous les masques

on voyait passer l'extrémité de barbes grisonnantes et de couleur fauve.

L'intérieur du Rancho répondait à l'extérieur. L'ameublement se composait d'une table et de sièges grossiers, deux chandeliers de suif jaune placés dans des chandeliers en fer-blanc, éclairaient tant bien que mal, une pièce de médiocre étendue pavée de cailloux pointus et raboteux.

Plusieurs individus masqués, debout ou assis, se trouvaient dans cette pièce, tous se levèrent et s'approchèrent des inconnus et les saluèrent respectueusement à leur entrée.

— Quoi de nouveau ? demanda un des nouveaux venus.

— Rien encore, répondit-on.

— Il n'est pas venu ?

— Non.

— Non ? cela me surprend ; le rendez-vous viens de lui.

L'homme ainsi interpellé consulta une magnifique montre entourée de brillants.

— Il n'y a pas de temps perdu ; il manque encore dix minutes.

— Alors, attendons, dit le cavalier.

Et il s'assit sur une chaise derrière la table ; son compagnon l'imita et se plaça près de lui.

Ces deux chaises étaient les seules du Rancho.

Ces deux hommes devaient être les Chefs de cette étrange réunion, ou tout au moins jouir de très grandes prérogatives.

Il se fit alors un grand silence, troublé seulement par le pas cadencé du factionnaire placé au dehors et qui passait et repassait devant la porte.

Quelques minutes s'écoulèrent, une église lointaine, probablement d'Urès, sonna trois heures.

Au même instant le galop d'un cheval se fit entendre, se rapprochant rapidement.

— Voilà notre homme, dit un des inconnus.

— Il arrive à l'heure, il n'est pas en retard ; tant mieux, dit le cavalier qui, jusqu'alors, seul avait parlé.

Un cheval s'arrêta brusquement devant le Rancho.

Un instant après la porte s'ouvrit et le factionnaire annonça :

— Le visiteur attendu.

— Qu'il entre ! répondit le cavalier.

— Un homme de haute taille enveloppé dans un manteau militaire entra.

Il ôta son sombrero et salua sans prononcer une parole.

Lui aussi portait un masque sur le visage.

Tous les inconnus se tenaient debout et formaient un demi-cercle derrière la table, dont les deux cavaliers toujours assis tenaient le centre.

— Vous nous avez fait demander un rendez-vous pour cette nuit à trois heures, par un homme dont le nom n'a pas à être prononcé ici ; ce rendez-vous nous vous l'avons accordé, dit le cavalier d'une voix haute et claire ; vous êtes arrivé à l'heure dite, ce qui prouve que vous avez besoin de nous parler, nous vous écoutons.

— J'avais demandé un rendez-vous à votre Chef suprême, répondit l'inconnu, je ne m'attendais pas à être reçu par une aussi nombreuse assistance.

— Nous avons des lois qui nous lient tous, notre Chef suprême plus encore que les autres compagnons ; aucun rendez-vous ne doit être accepté avec un étranger, sans l'autorisation du conseil, cet étranger ne peut être entendu que devant ce conseil, il est devant vous, comptez, nous sommes treize, parlez ou gardez